

Questions dérangeantes, réponses introuvables *Reading Hebron*

Alexandre Lazaridès

Numéro 96 (3), 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/25911ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lazaridès, A. (2000). Compte rendu de [Questions dérangeantes, réponses introuvables : *Reading Hebron*]. *Jeu*, (96), 40–43.

Questions dérangementantes, réponses introuvables

Interroger l'inexprimable

Le 24 février 1994, un colon israélien né à Brooklyn, le docteur Baruch Goldstein, tue, au moyen d'une arme à poing, vingt-neuf Arabes au sortir de la prière du vendredi à la mosquée, et en blesse des dizaines d'autres, avant d'être battu à mort. Cela se passait dans la ville d'Hébron, située dans les territoires occupés de la Cisjordanie et, en ce temps-là, encore soumise à l'administration militaire israélienne, au lieu dit Tombeau des Patriarches parce que, selon la tradition, Abraham y aurait été enseveli. L'événement avait bouleversé la conscience du monde entier. La commission d'enquête instituée par le gouvernement de Tel-Aviv avait conclu à un acte dément, mais isolé, allant ainsi à l'encontre de nombreux témoignages et même de la simple balistique. Étant donné les circonstances et la nature des lieux, une seule arme n'aurait pu, en l'espace de quelques minutes, produire une telle hécatombe.

Jason Sherman, écrivain dramatique canadien, a voulu interroger ces événements, d'où le titre de sa pièce créée en 1996 à Toronto et qui sera bientôt traduite en français. Son texte adopte la forme d'une enquête, individuelle celle-là, et n'hésite pas à citer

certaines témoins de l'enquête officielle ou des articles de journaux consacrés au massacre, mêlant l'objectivité à une irrévérence amusée sans jamais tomber dans le mépris. Les coutumes religieuses et les caractéristiques culturelles trouvent place de façon naturelle dans la représentation. Le personnage central, Nathan Abramowitz, un Nord-Américain de la diaspora, veut comprendre la logique des circonstances qui ont conduit au geste « dément ». Comment, se demande-t-il, Goldstein en est-il arrivé à un tel geste de haine, lui qui avait écrit, encore étudiant, un texte contre la guerre ? Et sur quelles bases la commission d'enquête s'est-elle fondée pour conclure à un geste non significatif pour Israël sur le plan politique et social ? Pour chercher une réponse à cette double question, il frappe à plusieurs portes, tant du côté israélien que du côté palestinien, et ne fait que susciter embarras, dérision, injures. Pour les uns, c'est un traître, un Juif qui se hait lui-même (*a self-hating Jew*), pour les autres, un ennemi de naissance qui ne pourra jamais rien comprendre à leur drame.

Reading Hebron

TEXTE DE JASON SHERMAN. MISE EN SCÈNE : WAJDI MOUAWAD, ASSISTÉ DE PAUL LEFEBVRE ; COSTUMES : ISABELLE LARIVIÈRE, ASSISTÉE DE MARIE BELLEMARE ; ÉCLAIRAGES : ANNE-CATHERINE SIMARD ; BANDE SONORE : FRANÇOIS BEAUSOLEIL. AVEC ANNA FÜRSTENBERG, RACHELLE GLAIT, JOEL MILLER, HOWARD ROSENSTEIN ET HARRY STANDJOFSKI. PRODUCTION DE TEESRI DUNIYA, PRÉSENTÉE AU MAI (MONTRÉAL, ARTS INTERCULTURELS) DU 4 AU 21 MAI 2000.



Reading Hebron de Jason Sherman, mis en scène par Wajdi Mouawad, spectacle du Teesri Duniya. Sur la photo : Harry Standjofski, Rachelle Glait, Anna Fürstenberg et Howard Rosenstein. Photo : Zsolt Sandor.

Nathan se rend compte que la vérité, enfouie sous des couches de malentendus, de mauvaise foi ou de cynisme, demeure introuvable, peut-être à jamais. Mais reste la question troublante entre toutes : en notre for intérieur, une vie humaine en vaut-elle vraiment une autre ? Autre variante de la même question : « Suis-je Baruch Goldstein ? », comme se demande Nathan. Dans l'atmosphère plombée de rectitude politique qui est devenue celle des démocraties occidentales et à considérer le nombre de guerres et de génocides que lesdites démocraties laissent aller pour ménager des intérêts plus ou moins avouables, la question semble devoir tomber dans un silence de gêne profonde. C'est peut-être pour briser ce silence que Jason Sherman a voulu « lire » les événements de 1994, les traiter comme un chancre symptomatique que la conscience de la diaspora juive ne réussit ni à exciser ni à exorciser. Je ne sais si c'est là du théâtre engagé ou épique, mais il ne peut nous laisser indifférents, qui que nous soyons.

« Le fil de la responsabilité »

Les producteurs ont voulu assurer une certaine objectivité aux questions posées par le texte de Jason Sherman, et fournir un exutoire aux réactions que sa pièce ne manquerait pas de provoquer. Une salle d'exposition du Mai présentait un certain nombre de documents concernant l'histoire et les termes du litige israélo-palestinien. On y montrait aussi les personnalités connues pour leur intérêt pour le conflit au Moyen-Orient, et qui étaient convoquées dans la pièce pour témoigner de leurs prises de position (parfois catégoriques), tels Steven Spielberg, Noam Chomsky ou Edward Saïd, les deux premiers assez célèbres pour se passer de présentation, tandis que le dernier est un professeur de littérature anglaise à l'Université de Columbia, d'origine palestinienne. On pouvait y voir aussi la tombe de Baruch Goldstein fleurie jusqu'à présent et recouverte d'inscriptions apologétiques... Des ateliers de discussion suivaient la représentation donnée les dimanches en matinée. Une discussion publique avec l'auteur était prévue pour le samedi 20 mai.

L'auteur a évité le piège du regard critique extérieur qui aurait antagonisé les parties et empêché autant la prise de conscience nécessaire que la réflexion souhaitée de la part des spectateurs. Dès les premières minutes du spectacle, on se rend compte que sont renvoyés dos à dos Israéliens et Palestiniens, dans une sorte de défilement carnavalesque de personnages rapidement esquissés : juges et enquêteurs israéliens, témoins et citoyens des deux bords, et aussi des personnalités connues pour leur position sur la question palestinienne. Quatre acteurs sur cinq devaient incarner plusieurs personnages, chacun d'entre eux était tantôt Juif tantôt Arabe, dans des alternances virtuoses de cinquante-huit rôles au total, et cela tout en poursuivant le transport des rares accessoires nécessaires ! La lecture de l'action sur la scène avait beau être claire, elle demeurait fuyante, à l'image de ceux qui vivent une réalité trop proche d'eux. Les identités, adoptées parfois pour quelques secondes, s'additionnaient et se brouillaient savamment, aucun des personnages ne pouvant être considéré comme le bouc émissaire ou l'ennemi à abattre. Le procédé du changement de rôles gardait le spectateur intéressé mais comme en dehors, à distance brechtienne, essayant de comprendre lui aussi avec le personnage principal.

Nathan ne se sent à sa place ni chez ses coreligionnaires ni chez les autres. Sa solitude ne fait que s'accroître, son raisonnement vaciller, sa personnalité se troubler. Sa vie familiale et intime ne s'en porte guère mieux. Il n'y a plus de coupure ici entre le privé et le social. Dans le tableau final, tournant lentement en rond et déversant une bouteille de vin, il semble s'enfermer dans un cercle de sang sans issue. Fin sombre, mais à laquelle fait contrepoids le courage d'avoir posé les questions dérangeantes, c'est-à-dire justes, même si les réponses restent introuvables, remplacées par des « prises de position » antagonistes. Il y a aussi l'exemple de ces artistes, d'origines, de religions et de cultures différentes, qui ont prouvé, par leur participation à cette production de Teesri Duniya (« Tiers-Monde », en hindi), que la naissance n'est pas une fatalité.

Dans le mot du metteur en scène inclus dans le programme, texte beau et bref qui fait avec lucidité la part de la justice et de la compassion dans une tragédie qui n'en finit plus, Wajdi Mouawad parle de la « quête d'un homme qui tente de tirer le fil de la

responsabilité sans jamais faire bouger celui de la culpabilité ». La nuance décisive exprimée dans cette pensée me paraît avoir nourri la mise en scène qui rappelle celle, inoubliable, du premier acte de *Littoral* où le ludisme était le revers de l'urgence, mise en scène implacablement rythmée, constamment inventive, parfois essoufflante mais toujours généreuse. Elle exige des acteurs, tous cinq à la hauteur, une présence de tous les instants et une dépense d'énergie quasiment athlétique. Howard Rosenstein, acteur d'instinct, se distinguait par une présence scénique exceptionnelle ; il n'assumait qu'un seul rôle, celui de Nathan, mais rôle combien exigeant !

Qui était vraiment spectateur ? qui, acteur ? Les frontières de la réalité et de la fiction vacillaient peu à peu, devenaient incertaines et troublantes, tout comme pour Nathan la vérité et les raisons d'État.

La scène, plantée comme au beau milieu de la salle et entièrement dégagée, donne l'impression d'être suspendue au plafond par quatre colonnes de coin, ce qui suffit pour entretenir l'illusion d'une pièce fermée à laquelle il ne manquerait que les murs, si l'on peut dire. Cette scène tient aussi du *ring* par sa forme carrée et sa relative surélévation. Et, de fait, la représentation fait penser par moments à un pugilat où, même si les empoignades sont orales, les corps semblent parfois sur le point de se nouer violemment. Les spectateurs, regroupés sur deux côtés opposés de ce *ring*, étaient livrés à un face-à-face figé et continu par-dessus l'aire active de jeu. Tous faisaient partie du spectacle en cours. De même, l'absence de coulisses, en exposant constamment chacun des acteurs à la vue de tous, le transformait en spectateur solitaire – « mon semblable, mon frère » – dans les moments de pause, en train d'attendre hors scène son entrée, mais toujours attentif. Qui était *vraiment* spectateur ? qui, acteur ? Les frontières de la réalité et de la fiction vacillaient peu à peu, devenaient incertaines et troublantes, tout comme pour Nathan la vérité et les raisons d'État. En se mêlant aussi étroitement à notre perception du spectacle, le lieu théâtral participait de la sape des certitudes pétrifiées.

Sous la scène, des lumignons étaient discrètement alignés. Leur lueur apaisante évoquait d'autres aspirations, un tout autre monde que celui dans lequel s'agitaient les personnages au-dessus d'eux. La dernière minute fera entendre l'introduction orchestrale du *Requiem* mozartien et la voix nostalgique d'un chanteur arabe, les tressera de plus en plus étroitement jusqu'à atteindre un diapason élevé qui les rendra, de façon symbolique, indissociables. **】**